

A demis cœurs vaillants, presque rien d'impossible - spectacle du 26 avril au Théâtre 145 -

Changer le monde, changer les choses...

On pourrait croire avec cette figure de style dans son titre, entre prudence lacunaire et réserve probabiliste, que Tom Porchet-Guinet, auteur et metteur en scène d'*A demis cœurs vaillants, presque rien d'impossible*, présenté au Théâtre 145 du 26 au 30 avril, au sein du collectif d'artistes le Festin des Idiots, soit du genre à faire les choses à moitié. C'est sans compter la « Grande Epopée Initiato-Philosophico-Poético-Farcesque » formant les 3h10 de représentation. Ce conte corrosif, bardé d'une ironie pesée et acérée est l'histoire d'un petit Prince voulant redessiner le monde. Homme-enfant élevé dans les espoirs et la fougue d'une jeune génération, il s'en va en guerre contre la connerie humaine. Un voyage merveilleux, peuplée d'êtres rocambolesques, qui vont illustrer, justifier mais aussi réaliser cette quête universelle.

Dans cette lutte contre le mal absolu, la compagnie peine à sortir victorieuse. Si, à la fin, le vilain faune gagne à première vue, c'est sans compter l'éveil des protagonistes. Le fond de la pièce défend le triomphe de l'empirisme sur les instincts ambigus et pernicieux de l'homme. Le Prince comprend qu'il n'y a pas de bien ou de mal absolu, l'un ne pouvant exister sans l'autre, mais qu'il faut respecter une neutralité juste et équilibrée. « L'extrême c'est le bord, après le bord on tombe. » Puisque l'on ne peut devenir trop bon, ne soyons pas trop mauvais ! Il n'y a pas de remède miracle, seulement une évolution personnelle à accomplir individuellement. C'est pourquoi les personnages font la force intégrante du spectacle, des personnages haut en couleur dont les psychologies, construites et profondes, ont le mérite de pouvoir être approfondies, allant de la sirène schizophrène, à l'homme malheureux, en passant par le médecin impuissant ou encore la princesse mégalo.

Trop d'eau et l'on se noie !

Malgré de nombreuses réflexions, l'ensemble se nivèle sur un message légèrement naïf. Plein de bonne volonté et gonflé par l'optimisme d'une jeunesse idéaliste, le texte finit par s'essouffler en attaquant de grands concepts moraux sur tous les fronts. Ainsi le projet s'avère bien trop vaste pour être pertinent, la densité de la pièce étouffe et l'on se perd dans les différentes pistes abordées. D'autant plus que le vernis fantasque de l'absurde, bien qu'il permette l'ingestion des images, épaissit toujours plus le mélange. Tout compte fait, le discours de « la connerie humaine », cette allégorie crue et inaliénable, ce délicieux personnage maléfique, simple, caustique et déconcertant de lucidité, est la position la plus intelligible et marquante. A ce sujet-là on regrette l'issue complaisante du combat.

Un humour salutaire

Néanmoins il faut souligner la valeur artistique, car si l'on discute l'apport théorique du fond, l'on salue le professionnalisme de la mise en scène. La scénographie, relativement sommaire, laisse une place essentielle à l'acteur. Porté par une direction soutenue, les comédiens convainquent, emportent et séduisent. Le jeu et les dialogues, forts d'une vigueur et un dynamisme sans faille, entraînent le public durant ces trois heures de représentations, elles passent finalement assez vite. Une performance centrale sur laquelle repose l'ensemble du spectacle et notamment l'humour. Avant tout, le théâtre de Tom Porchet est un espace dédié à la comédie et à la poésie où le rire est travaillé sous toutes ses formes.

Alors certes on ne sort pas de la salle avec un plan d'attaque contre cette connerie qui nous assaille tous, mais avec un sourire frais et réjouissant. C'est là, peut-être, un des premiers coups durs porté aux méfaits de la connerie humaine.

Avec ses grands yeux fatigués et ses épaules courbées, puisqu'elles n'ont plus le courage de porter son monde dégonflé qu'il tient à présent entre les mains, cette pâle parabole d'un Atlas aux illusions perdues confesse de sa voix abattue : « A tout vouloir sauver, j'ai tout vu mourir sans rien faire. » Ainsi parle Bertrand dans la pièce, ce personnage sans âge, cet enfant abandonné, aux croyances déçues. Il est la vanité de l'espoir humain, la fatuité du devoir altruiste, l'absurdité de l'inconséquence à laquelle nous force la mince envergure de nos bras.

Et les questions reviennent ! Comment s'inscrire dans un monde qui tourne trop vite pour nous ? Réduire nos principes est-il l'unique moyen de les appliquer ? L'idéalisme ne serait-il pas voler la place d'un dieu en qui nous ne croyons plus ? Et que deviennent les idéaux quand ils s'opposent ?

L'image d'un homme flottant dans le ciel au-dessus de New York me revient. Dans *L'homme à la Colombe* Romain Gary se moque de ce trop-plein de bons sentiments et critique sévèrement l'hypocrisie et l'inefficacité de l'ONU. L'organisation ressemble davantage à Bertrand qu'à une entité pourvoyeuse de droits et de justice dans le monde. Ingérence rime avec indécence. Laissons encore des civilisations en réduire d'autres. A trop vouloir tout sauver, regardons les plutôt mourir !

Combat, diplomatie, justice, un jongle dont serait bien incapable le meilleur des saltimbanques. Mais que reste-t-il de l'humain s'il abandonne ses convictions humanistes ? Alors j'y crois et persiste. Soyons hypocrite, défendons nos idéaux !

T. COPIN